Dominique DESANTI, « Préface » (p. I-V),
pour le tome 2 des *Mystères du peuple* **par Eugène Sue**
édité par Régine Desforges,

PREFACE

SORCIERES ET SAINTES
SADE ET SUE

Quel héros de télévision il ferait ! En apparence, il en a la simple santé, cet athlète barbu, encore grandi par trois pouces de talons.

Pour la postérité il est « dandy mais socialiste », affriolant mélange. Né en 1804, fils et petit-fils de chirurgiens, ancien médecin militaire, ancien peintre devenu romancier d'aventures, ce lion du boulevard saute d'un fringant tilbury devant les cafés à la mode, Tortoni par exemple. Il est, selon la plaisanterie en cours, « assez riche pour déjeuner chez Hardy et assez hardi pour dîner chez Riche ». Ses amis Brummel et le comte d'Orsay trouvent « fashionable » et « smart » de déjeuner à la fourchette (choisissant soi-même sa viande à griller) chez le restaurateur Hardy et de dîner au Café Riche avant d'aller, juste en face, écouter Rossini aux Italiens, Mozart à l'Opéra ou un peu plus loin s'encanailler sur le boulevard du Crime.

En ce temps où il dilapide deux héritages, Eugène est reçu dans le faubourg (Saint Germain : l'amour dans la paroisse de saint-Thomas d'Aquin, comme dit Balzac). Comme les légitimistes il trouve Louis-Phillippe « du dernier parapluie ». Les salons fermés aux partisans de l'usurpateur s'ouvrent devant lui. Il courtise la duchesse de Rauzan. Et aussi sa rivale, Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, « six pouces de neige sur cinq pieds de lave ». Il la presse de céder, elle répond que la voiture de Sue arrêtée depuis deux heures devant chez elle a certainement été vue ; leurs « gens » parleront... « votre vanité est satisfaite, restons-en là ». Elle attend la tempête de l'amour fou et non la brise marine du bel Eugène. Peu après Liszt surviendra, faisant lever les orages désirés.

Ces belles dames lui inspirent « Mathilde » (1840-41), roman d'une légitimiste qui remet en question et sa classe et sa condition, rêve d'aller instruire les enfants des pauvres (cela se portera beaucoup un peu plus tard en Russie) et prend conscience du contrat monstrueux qui la lie à un époux détesté.

Pendant qu'il écrivait « Mathilde » survient la conversion. Le dîner (excellent) chez un militant ouvrier, et ce cri à la Polyeucte : « Je suis socialiste ! » Un ami lui reproche de connaître — étant médecin — les cloaques du corps mais d'ignorer les pourritures sociales dont un romancier devrait faire le diagnostic.

Peut-être a-t-il commencé « Les mystères de Paris » pour montrer le pittoresque épicé des bas-fonds ? Mais, aussitôt, les Fouriéristes le saluent d'avoir « retracé d'un si chaleureux pinceau les effroyables douleurs du peuple »... Puis Victor Hugo, Lamartine, Balzac, Georges Sand, Théophile Gautier commentent. Le dieu des petites gens, Béranger, vient en visite chez lui : c'est la consécration populaire. Le lion est devenu l'idole de toutes les classes. Ceux qui ne savent pas lire, dit Gautier, se font raconter le feuilleton du Journal des Débats. *Le voilà engagé dans la critique sociale sans presque s'en apercevoir.*

Les belles dames, cependant, continuent de l'inviter. L'une d'elles résume la situation : il est trop bien habillé pour devenir dangereux.

Le bel Eugène mène un tel train qu'il est, malgré ce triomphe, bon pour la prison pour dettes quand, en 1849 il commence Les Mystères du Peuple. *La famille Lebrenn, bretonne, vit à Paris en 1848... Avec eux le roman remonte les siècles jusqu'avant notre ère. C'est la saga des opprimés qui toujours se battront, seront vaincus chaque fois, ne se résigneront jamais. Champion inégalé des batailles, conquêtes, défaites, Sue s'y montre aussi un maître du surnaturel.*

Amateur, c'est l'époque, de romans noirs anglais et d'Ann Radcliff en particulier, Eugène manie la magie noire et blanche, les transfigurations, apparitions, transformations.

En 1850, représentant du peuple, incapable de prononcer le moindre discours dans l'atmosphère surchauffée du Parlement, il griffonne, s'évade, imagine. L'épopée des humbles galope sous sa plume pendant que les orateurs lancent leurs phrases qu'il n'écoute pas.

La bonne société le déclare carrément démodé.

Deux ans avant, pendant la Révolution, oui, il était à sa place. Il retrouvait Marie d'Agoult, devenue Daniel Stern, critique d'art, écrivain d'histoire et romancière.

Le fabuleux inventeur de la publicité de presse, Emile de Girardin,

fondateur de La Presse, La Mode, Le Voleur, *venait contempler les foules en marche avec sa femme, la belle Delphine qui signait vicomte de Launay. Elle aussi avait porté une vive amitié à « M. Eugène Sue qui semble avoir trois mains et ne procède que par six volumes in-octavo ».*

Cette révolution s'insère dans l'épopée : encore une fois, le peuple y est vaincu.

Vient Napoléon le petit, homme de grandes rancunes. Le Dr. Sue a beau être le filleul de sa grand-mère Joséphine de Beauharmais (juste avant qu'elle devienne impératrice), ce dandy socialiste déplaît assez au nouvel empereur pour qu'il interdise Paris à l'auteur des Mystères.

Un périple conduit Eugène à Annecy, en Savoie. Sans argent. Il a grand mal à faire imprimer les livraisons des Mystères du Peuple *que pourtant il ne terminera qu'en juin 1857. Les autorités d'Annecy jugent « infâme » ce roman qui « tend à soulever le peuple contre l'ordre actuel de la société ». Ce feuilleton patronné par le parti socialiste n'est lu que « par les personnes de la classe ouvrière ».*

D'apprendre que 60 000 exemplaires du feuilleton, livré par abonnement, sont saisis donne à Eugène, très malade, le dernier choc. Il mourra le 4 août 1857 et sera enterré à Annecy au cimetière des « non-catholiques », à six heures du matin, ce qui n'empêchera pas la foule de venir.

Mais, bien avant qu'il meure, quel tollé ! Ce socialisme « quarante-huitard » des vieilles barbes quel ridicule en un temps où le socialisme commence déjà à se porter scientifique ! Ceux qui se disent les représentants conscients de la conscience de classe du prolétariat, Marx-Engels, n'ont pas assez de sarcasmes pour le « marchand de mystères ». Ils jugent dangereuses ses diversions, dangereux les grotesques aristocrates au grand cœur et les pures jeunes personnes que seul intéresse l'amour. Pour Marx-Engels ce lion de boulevard n'a rien à voir avec la sainte colère des opprimés. Il la détourne, il la dépravе.

Etrangement, personne jusqu'ici n'a perçu dans Les Mystères du Peuple *les rôles multiples, dominants, contradictoires que jouent les femmes.*

Eugène Sue avait lu Sade, nous pouvons le tenir pour certain : c'est l'époque où l'on découvrait le « divin marquis ». Il lisait aussi Michelet.

Or les figures de femmes des Mystères du Peuple *ont une originalité,*

un relief, une densité qui ne se trouvent ni en Fleur-de-Marie ni en aucune des précédentes héroïnes.

Que pensait des femmes le « dandy-mais-socialiste » ? Sa maîtresse en titre, la très Parisienne, Olympe Pelissier, l'a quitté pour Rossini. Devenue l'amie du ménage elle galope avec le musicien et son épouse à travers l'Europe. Les conquêtes mondaines d'Eugène, vraies ou attribuées, ont en commun leur non-conformisme, leur révolte. L'amitié avec Marie d'Agoult et même avec Lady Blessington (qu'il trouvait parfois un peu bas-bleu) montre son goût pour les femmes qui ont brisé le moule des bienséances. Il admire Sand ; ils communient souvent dans leur goût des gens simples et drus. Il a donné généreuseument à Flora Tristan, venue quêter pour publier son « Union ouvrière ».

A part ses liens mondains — malgré des liaisons sans doute plus tendres, — Eugène, comme tout lion de l'époque use des filles.

Balzac quand il le rencontrera une nuit en prison — ils n'avaient pas monté la garde comme c'était leur devoir — passera la nuit à bavarder avec lui et écrira le lendemain que pour Eugène « la femme n'est plus qu'un instrument ».

Mais il paraît avoir eu avec les filles des façons bien à lui. Il va en voir une, trouve dans sa chambre une de ses compagnes en pleurs : son amant l'a vitriolée et elle sanglote sur sa laideur. Alors Eugène éteint les bougies et se conduit comme si elle était encore plaisante.

Bien sûr on reconnaît là sa bonté facile, sa générosité spontanée. mais autre chose, peut-être, quand on a lu les Mystères.

Les descriptions des professionnels de l'érotisme s'affadissent devant les tortures romaines du premier tome.

Faustine, patricienne « célèbre comme tant d'autres dames romaines par sa beauté, son opulence et ses monstrueuses débauches » torture à mort une esclave après avoir bu. Les procédés de la Gestapo deviennent ici le piment d'une quête de sensations fortes. D'une pelote, Faustine tire des épingles dont elle larde le sein de la malheureuse et les souffrances de la douce Philénie mènent la propriétaire à la volupté. « A la vue de ce sang, au cri de la victime, les yeux noirs de Faustine jusqu'alors presque éteints reprirent un vif éclat ; le sourire de ce monstre devint effrayant. » Philénie tente de retenir ses cris de peur d'exciter davantage sa maîtresse (Pierre Louys reprendra ce supplice dans l'un de ses contes).

Les personnages de Sade ne montrent pas une joie du mal plus grande. Cette monstrueuse beauté se déclare amoureuse d'un gladiateur, Mont-Liban, sorte de champion olympique, traînant

après soi les désirs des belles désœuvrées. Mais Mont-Liban se refuse.

Faustine, c'est le Mal romantique : leurre de la beauté cachant des perversions démoniaques, puissance sociale mise au service du vice. Elle recourt à une magicienne pour s'attirer l'amour du gladiateur.

Or, Mont-Liban est amoureux de Siomara, courtisane gauloise, vendue dès l'adolescence au vieillard Trymalcion, qui lui offrit les fêtes et bacchanales de la « vie inimitable », elle apprit de lui les secrets de la magie. Tel le bain où il mêle le sang encore tiède d'une jeune fille sacrifiée qui, tous les matins lui rend, à quatre-vingt-dix-huit ans, la force virile. Ainsi le pouvoir de sorcellerie est donné à une esclave, reine par sa beauté. Thème romantique banal ? Peut-être ; mais ici le pouvoir surnaturel devient la compensation d'une condition doublement asservie de femme et d'esclave.

Siomara est impitoyable : ainsi sa magie tue une esclave de seize ans car « l'agonie nous livre des secrets certains et redoutables ». Elle peut se transformer en serpent, piquer à mort. Ces crimes commis avec une entière bonne conscience n'altèrent ni le rayonnement de la Gauloise, ni la tendresse qu'elle répand sur son frère, esclave aussi, qu'elle retrouve par miracle. Elle s'étonne de le voir épouvanté et tremblant de dégoût devant ses actes. Quelles armes a une courtisane, sinon la sorcellerie et la conquête érotique, son écho affaibli ? N'est-ce pas le devoir de l'esclave de venger les parents mis à mort, de faire souffrir les ennemis et dans ce but, de sacrifier même ses compagnons de souffrance ?

Les descriptions sadiques sont ainsi justifiées par le nécessaire combat social. La foi laïque d'Eugène Sue, celle de tout un siècle, suppose un progrès continu de l'humanité, ce progrès emprunte donc des voies aussi tortueusement impénétrables que celle de la providence.

Le porte-parole de ceux qui ont raison, les Lebrenn, toujours vaincus, s'en explique. Faustine la Romaine « c'est la personnification de ce féroce mépris des créatures humaines né du pouvoir illimité que le maître s'arroge sur l'esclave... L'opprimeur sur l'opprimé ». Les tortures, perversions et crimes de la patricienne sont ainsi, au détour d'une phrase, assimilés à l'exploitation de l'ouvrier par le patron. Par contre, Siomara la Gauloise « c'est la personnification de l'épouvantable dépravation où nous plonge presque forcément l'esclavage lorsqu'il nous prend jeunes ». Surtout quand l'esclave, au lieu d'être torturé, tourmenté, rudoyé est « amolli, énervé par d'infâmes délices ». Ici le grand Eugène introduit la dialectique bourreau-victime, maître-esclave, le vaincu servant de miroir aux vices du vainqueur et tirant sa revanche en retournant contre son maître les pratiques apprises à son contact.